

Écrivains et intellectuels britanniques à Pontigny

1910-1939 ¹

par

DAVID STEEL

L'Abbaye de Pontigny s'élève, dans le village bourguignon du même nom, à dix-huit kilomètres au nord-est d'Auxerre, à mi-distance entre Paris et Dijon. La belle construction cistercienne du XII^e siècle est flanquée d'annexes monastiques restaurées qui survécurent aux ravages de la Révolution. En 1906, après la difficile séparation de l'Église et de l'État, le gouvernement vendit aux enchères les jardins et bâtiments monacaux attenants à l'abbaye et notamment le dortoir des frères convers. Ils furent achetés, à prix modeste, par Paul Desjardins (1859-1940). L'abbatiale elle-même resta, comme elle le demeure toujours, l'église paroissiale.

Desjardins provenait d'une famille d'une grande distinction intellectuelle. Son père, Ernest Desjardins (1823-1886), professeur au Collège de France et à l'École normale supérieure, avait été le précepteur du Prince

1. Une version très abrégée du présent article, axée spécifiquement sur les rapports entre Pontigny et Bloomsbury, a paru en anglais, avec des illustrations, sous le titre « Pontigny anglais et Bloomsbury » dans *The Charleston Review*, Automne/Hiver 1996, pp. 14-22. Elle a fait aussi le sujet d'une causerie du soir à Cerisy-la-Salle, lors du colloque *L'Écriture de Gide* (24-31 août), le 26 août 1996.

Impérial. Enfant, Paul avait vu Lamartine, dîné avec Victor Hugo, rencontré Flaubert, Maupassant, Tourgeniev et Tolstoï. Après de brillantes études, rue d'Ulm, il devint un remarquable spécialiste des lettres classiques et un professeur talentueux, en province d'abord, ensuite à Stanislas, Louis-le-Grand et Condorcet, avant d'être nommé à l'École Normale de Sèvres. En 1892, après la publication d'une série d'articles percutants sur l'état de la nation, réunis en volume la même année sous le titre *Le Devoir présent*, et dans lesquels il adoptait une attitude morale non-partisane, il fonda l'« Union pour l'action morale » qui, par la suite, devint l'« Union pour la vérité ». Le groupement organisait des débats, des conférences et des réunions. Il était formé surtout de non-croyants distingués mais également de catholiques soucieux de promouvoir, autant par leurs écrits que par leur engagement personnel, la cause de la moralité, du progrès social, de la justice et des droits de l'homme. Desjardins publia bientôt son *Poussin, biographie critique* (1903), suivi de *La Méthode des classiques français : Corneille, Poussin, Pascal* (1904), jugés d'une grande originalité par des écrivains tels que Gide et Proust². Ce dernier alla jusqu'à lui faire l'hommage d'une mention, à double tranchant, il est vrai, dans *Du Côté de chez Swann*.

Son esprit réfléchi, alimenté par une vaste érudition, était simultanément attiré par le rationalisme et le spiritualisme mystique et il évoluait avec aisance entre ces deux pôles. Le philosophe spiritualiste Jules Lagneau l'avait influencé et quand, en 1908, Alfred Loisy fut excommunié pour avoir contesté l'authenticité de certains textes sacrés dans son *Évangile et l'Église* (1902), Desjardins, laïque d'esprit religieux, mais qui chérissait l'érudition et le doute éclairé, fit corps avec lui et avec le modernisme catholique, publiant, en 1905, *Catholicisme et critique. Réflexions d'un profane sur l'affaire Loisy*³.

Issu d'une famille relativement aisée, Desjardins, sans être riche, n'était pas dépourvu de moyens financiers. En 1896 il avait épousé Marie-Amélie (Lily) Savary, la belle-fille de Gaston Paris (1839-1903), le plus éminent des médiévistes français de son époque, qui succéda à Pasteur à l'Académie française. Paris passait une grande partie de son temps au château de Cerisy-la-Salle, dans le Cotentin, que sa femme, née Marguerite Mahou, avait hérité de son premier mari Charles Savary. L'achat de Pontigny en 1906 fit que, après la mort de Marguerite Paris en janvier

2. Voir Gide, *Journal 1887-1925*, éd. Marty, 1996, Gallimard, pp. 512 et 524.

3. 1905, Les Livres Entretiens. Les deux mille premiers exemplaires avaient été édités par les *Cahiers de la Quinzaine*.

1917, Desjardins et sa femme se trouvèrent propriétaires de deux grandes demeures.

L'acquisition de Pontigny fut à l'origine d'une première tragédie. Jean, le deuxième fils de Desjardins, âgé de huit ans, se noya dans le bief du moulin attenant à l'abbaye. Quinze jours plus tard Desjardins perdit sa sœur Louise d'une typhoïde. Désireux d'exorciser le démon de la tragédie et animé par son évangélisme laïque, il sublima sa douleur en se réfugiant dans un grand projet, élaboré sur le modèle des *summer meetings* de certaines universités anglaises dont il avait entendu parler, des *coopératives de vacances* américaines également. Il est possible aussi que des échos lui soient parvenus de l'expérience des *abbayistes* de Créteil, d'où est né, en 1906-07, l'idéal socio-littéraire de l'unanimité⁴. Chaque été l'abbaye deviendrait un lieu de rencontre pour une série de discussions, les *entretiens d'été* de Pontigny : dix jours, une *décade*, seraient consacrés à débattre de chaque sujet, qui serait religieux, social, culturel, mais plus rarement politique (la Société des Nations figurera pourtant au programme). Tous les participants le seraient sur invitation. Avant tout, un esprit non sectaire de sereine tolérance et de respect mutuel serait de rigueur. Une bibliothèque fut fondée que Desjardins appelait modestement « la bibliothèque du village », mais qui, dès 1910, comptait cinq mille volumes. À la fin de 1930, Claude Mauriac écrivit qu'il avait « rarement vu une réunion de si beaux livres, ni mieux choisis ; oui, cette abbaye est noble, nobles ses hôtes⁵ ». Desjardins souhaitait attirer les plus fins esprits de France et d'Europe, du monde même, hommes et femmes, écrivains, universitaires, philosophes, administrateurs, pour peu qu'ils partageassent l'amour inconditionnel de la vérité. « Les femmes sont invitées [...] la vie familiale peut continuer », lit-on dans le premier pamphlet-annonce⁶. De jeunes gens pleins de promesse, des Normaliens, des Sévriennes, allégeraient les débats avec leurs rires et leur primesaut. Ils seraient utiles aussi

4. On sait qu'autour du peintre Albert Gleizes se sont groupés, dans le domaine abandonné de l'Abbaye de Créteil, en 1907, les jeunes Georges Duhamel, René Arcos, Henri Martin (Barzun) et Charles Vildrac, à qui se joindra Jules Romains — le groupe de l'Abbaye — dans une brève tentative de vie communautaire à aspiration artisanale, philosophique et littéraire.

5. Cl. Mauriac, *Conversations avec André Gide*, 1951, Albin Michel, p. 215.

6. Prospectus annonçant les *Entretiens d'été de l'Abbaye de Pontigny : Première Année. Août-Septembre 1910*, p. 14. Cette brochure initiale pour 1910, ainsi que deux prospectus semblables pour les années 1926 et 1927, tous trois déposés à la Bibliothèque Nationale, ont été reproduits et diffusés sur microfilm sous le titre : *Entretiens d'été de Pontigny*, par l'ACRPP, 4, rue Louvois, Paris 2^e, 1966.

pour déplacer les chaises. Jean-Paul Sartre, à l'âge de vingt-et-un ans, assista à la seconde décade de 1926.

On forma un comité, la *Société de l'abbaye de Pontigny*, car il devint vite apparent que la rénovation des bâtiments extérieurs, pour y créer des chambres d'accueil, dépassait les moyens des Desjardins. Les membres du comité étaient de loyaux amis aisés, parmi eux Jean Schlumberger et l'homme d'affaires havrais Georges Raverat, père du peintre Jacques Raverat, qui jouera un rôle important dans l'introduction des Anglais à Pontigny. Les décades commencèrent en 1910. À l'origine il en était prévu cinq par été, nombre qui fut réduit à quatre en 1912 et bientôt à trois, commençant au début août. La Grande Guerre, durant laquelle Pontigny devint un hôpital militaire de soixante lits, avec, à sa tête, Lily comme directrice-infirmière, mit fin au déroulement des décades. Elles ne reprirent qu'en 1922, continuant sans interruption de cette date jusqu'à 1939. La dernière réunion, du 26 août au 5 septembre 1939, fut organisée en collaboration avec Denis Saurat, professeur de français à King's College, Londres et en association avec le *Times Literary Supplement* ; le sujet en était *Les Relations intellectuelles, morales et spirituelles entre l'Angleterre et la France*. Elle fut annulée au tout dernier moment en raison de circonstances échappant au contrôle des esprits éclairés.

Certains des sujets peuvent paraître ésotériques aujourd'hui : *La Muse et la grâce* (1924), *L'Homme est-il humain* (1936), *La Solitude* (1939) — peut-être laissés délibérément flous pour introduire de la flexibilité dans les débats, bien que, de son siège à l'arrière, Desjardins, fort de son intelligence incisive, veillât avec discrétion et diplomatie à ce que le débat dépassât pas trop ses frontières. Souvent il le faisait avec une fausse modestie qui, selon certains, frôlait le comique, d'autant que ses interventions pouvaient être cinglantes. Roger Martin du Gard le tenait pour « l'esprit le plus remarquable et le caractère le plus déconcertant qu'[il] ai[t] jamais rencontré⁷ ».

Ci-contre : le chevet de l'abbatiale.

7. Voir l'important passage que R. Martin du Gard a consacré à Desjardins et à Pontigny dans les « Souvenirs » qui préfacent ses *Œuvres complètes*, t. I, 1955, Gallimard, Bibl. Pléiade, p. LXXXVII-XCIV.



Dès les origines, l'une de ses priorités avaient été d'encourager l'échange des idées et l'entente entre les nations en rassemblant à Pontigny l'élite intellectuelle de l'Europe, afin de « contribuer [...] à la formation d'un esprit public européen ⁸ ». Le Révérend Hugh Fraser Stewart (1863-1948), professeur de français et Fellow de Trinity College, Cambridge, qui assista, avec sa femme Jessie, aux entretiens et avant et après la guerre, a évoqué « l'ambiance internationale [...] dans laquelle nous pénétrions [...] quand le tortillard de province nous débarquait, ma femme, sa sœur et moi-même à la gare. Il y avait là pour nous accueillir Desjardins, accompagné d'un groupe cosmopolite, mélange d'Italiens, de Russes, de Français, d'Américains ou d'Anglais ou de quelques-unes de ces nationalités ⁹ ». Il se souvenait du chemin sablonneux qui conduisait de la gare à l'abbaye proche. C'était en 1913, date à laquelle Stewart n'était encore que Fellow et Dean (Aumônier) de St. John's College. Était également présent cette année-là Alfred Leslie Lilley (1860-1948), alors Archidiacre de Ludlow, plus tard Chanoine de Hereford, auteur de nombreux ouvrages de théologie, y compris un volume *Modernism* (1908). Stewart, lui, était spécialiste de Pascal et avait publié de nombreuses études sur son œuvre. Vers la fin de la guerre, lui et Desjardins — « deux amis soucieux de promouvoir l'amitié entre leurs pays respectifs, au sommet de leur effort militaire commun » — avaient collaboré à une anthologie qui ne fut publiée, sous leurs deux noms, qu'en 1923, *French Patriotism in the XIXth Century (1814-1833)* ¹⁰. Plus tard la fille de Stewart, Jean, fréquenta elle aussi Pontigny. Une photo de cette belle jeune femme, prise en 1926, date de la décade sur *L'Empreinte chrétienne, À quoi reconnaissable ?*, la représente en compagnie d'un jeune Jean-Paul Sartre agenouillé sur un coussin à ses pieds ; simulacre de déclaration d'amour ou conversion subite ? — allez donc savoir ¹¹. Martin du

8. Prospectus (voir note 6 plus haut), p. 13.

9. H. F. Stewart, « Pontigny », dans *Studies in French Language, Literature and History presented to R. L. Graeme Ritchie*, Cambridge, 1949, C.U.P., p. 221.

10. Notice liminaire à H. F. Stewart et Paul Desjardins, *French Patriotism in the XIX Century (1814-1833)*, Traced in *Contemporary Texts*, 1923, C.U.P. ; on en trouve un compte rendu à la fois tardif et ponctuel par Jean Schlumberger dans *La N.R.F.* de décembre 1939, pp. 913-20. Parmi les livres de Stewart figurent *The Romantic Movement in French Literature* (with A. Tilley), 1913, C.U.P. ; *The French Romanticists. An Anthology* (with A. Tilley), 1914, C.U.P. ; *The Holiness of Pascal*, 1915, C.U.P. ; *Les Provinciales* (ed. H. F. Stewart, 1920, M.U.P. ; *Pascal's Apology for Religion*, 1942, C.U.P. ; *The Heart of Pascal*, 1945, C.U.P.

11. Photographie dans les archives de Pontigny-Cerisy. Jean Stewart, née

Gard consigne dans son *Journal* la présence de la « famille Stewart », de retour, en 1928, accompagnée d'une certaine « petite Murray, qui chante d'adorables ballades écossaises ¹² ».

Deux participants britanniques d'une tout autre envergure avaient précédé Stewart à Pontigny, en l'occurrence H. G. Wells (1866-1946) et Edmund Gosse (1849-1928). Wells et sa femme assistèrent, semble-t-il, à la cinquième et dernière décade de 1910, celle organisée, du 10 au 19 septembre, sur *La poésie contemporaine*, par le groupe de *La N.R.F.* C'est du moins ce qu'il faut comprendre d'une lettre écrite à l'époque par Ruyters à Gide et où, dans un post-scriptum, il note : « Drouin est-il des vôtres à Pontigny ? Mes amitiés autour de toi. Pas de chance, ma foi ! de rater cette occasion d'approcher Wells ¹³ ». Bien qu'une photographie de Wells, conservée dans les archives de Cerisy-Pontigny, commémore ce séjour, il nous manque tout autre détail de sa visite. Quant à Gosse, parti à 8 h 20 de la Gare de Lyon, il avait accompli le voyage de trois heures, avec changement à Laroche, pour ensuite emprunter le petit train de 10 h 45 pour Chablis..., quatrième arrêt, à 11 h 28, Pontigny. De passage dans la région, en 1906, il avait déjà visité l'abbaye en tant que touriste, attiré peut-être par ses associations avec son saint patron Edme d'Abingdon, avec Stephen Langton et avec Thomas Becket, trois primats d'Angleterre qui, au cours du Moyen Âge, accomplirent de longs séjours à Pontigny, dans le chevet de laquelle saint Edme est enterré. C'est dire, au demeurant, combien anciens sont les liens spirituels entre Pontigny et l'Angleterre. Mais, en 1911, invité par Desjardins, par l'intermédiaire de leur ami commun Gide, avec qui Gosse correspondait depuis longtemps et dont il avait fait la connaissance à Londres le mois précédent, l'écrivain anglais, accompagné de son épouse, passa dix jours du mois d'août, du 19 au 28, à débattre *Art et poésie, libre conversations sur le « Tragique »*.

en 1903, était alors à la fin de ses études à Newnham College. Devenue l'épouse de James Pace, elle enseigna le français à Cambridge, où elle habite toujours, écrivit *Poetry in France and England* (1931) et fit, sous son nom de jeune fille, de nombreuses traductions en anglais d'ouvrages de Stendhal, Zola, Simenon, Louis-René des Forêts et Butor — renseignement aimablement communiqué par Michael Tilby.

12. R. Martin du Gard, *Journal*, 1993, Gallimard, t. II, pp. 660-1. « Quelques Anglaises et beaucoup de sévriennes », note-t-il dans une lettre du 20 août à sa femme, *ibid.*, p. 1318.

13. Gide-Ruyters, *Correspondance 1895-1950*, Lyon, 1990, P.U.L., t. II, pp. 91 et 289, lettre sur laquelle mon attention a été aimablement attirée par Michael Tilby.

Le romancier Arnold Bennett, lui aussi correspondant de Gide, mais alors trop pris par la rédaction d'une pièce de théâtre, avait décliné une invitation¹⁴. Pour l'une des séances du soir, sous les voûtes de la bibliothèque, Gosse avait lu à haute voix, en anglais, des passages de la *Duchess of Malfi*, qu'il traduisait, au fur et à mesure, en français. Le 27 il écrivit à Evan Charteris : « J'ai vécu dans ces lieux une expérience qui dépasse en charme et en délicatesse presque tout ce que j'ai connu jusqu'ici [...] sont présents André Gide, le poète F. Vielé-Griffin, Joseph Bédier, qui est le plus grand spécialiste du monde des chansons de geste, plusieurs professeurs au Collège de France, plusieurs dames... l'une d'entre elles... court, le matin, dans le pré au-dessous de ma fenêtre vêtue d'une robe blanche légère qui dissimule à peine ses contours ; elle ressemble à un Botticelli. Bon ! Nous nous asséyons en cercle sous les ormes et nous discutons en libres conversations le Tragique, *you know* et non pas la Tragédie. Paul Desjardins mène la discussion, fermement, modestement, lentement, avec profit et gaieté. Ce n'est pas du tout pédant ou scolastique... des éclats de rire interviennent, des calembours, je ne sais quoi !... Hélas ! nous nous séparons demain... Les nouvelles idées que j'ai glanées ici, les nouvelles impressions ! Je pourrais sangloter de chagrin à la pensée que j'ai soixante-deux ans, pas vingt-deux... Profitez de la vie tant que vous le pouvez¹⁵. » En guise de remerciement il fit don à la bibliothèque de plusieurs lettres que lui avaient adressées son ami Robert Louis Stevenson.

Ci-contre :

L'abbatiale et le dortoir des frères convers.
 Au premier plan, le « lavabo aux moines ».
 (Photogr. David Steel).

14. *Correspondance Gide-Bennett 1911-1931*, Genève, 1964, Droz, pp. 65-6.

15. Lettre à Evan Charteris, 27 août 1911, citée dans *The Correspondence of André Gide and Edmund Gosse 1904-1928*, éd. L. F. Brugmans, 1959, N.Y., New York U.P., pp. 64-5. Voir aussi Evan Charteris, *The Life and Letters of Sir Edmund Gosse*, 1931, Harper and Bros., pp. 325-7.



À Pontigny, plus tard cet été-là, on relève les noms de Vernon Lee et d'une Miss Taylor, sa compagne peut-être. La mère de Lily Desjardins, Marguerite, née Mahou, qui, après la mort de son premier mari Charles Savary, avait épousé Gaston Paris, avait traduit de nombreux œuvres d'écrivains anglais, parmi eux Dickens, Scott, Ruskin, Newman et Violet Paget¹⁶. Née en France, Violet Paget (1856-1935) vivait à Florence et, sous le pseudonyme de Vernon Lee, avait publié des essais marquants sur la Renaissance italienne, les voyages en Italie et l'esthétique. On la remarquait autant à son élégance voyante qu'au brio de son éloquence. « De loin la personne la plus intelligente que j'aie jamais rencontrée », a écrit à son propos Maurice Baring¹⁷. De son côté Pierre de Lanux a évoqué sa silhouette âgée, aperçue à Pontigny, « haute et maigre, au profil voltairien ». Elle avait connu Browning. Elle aurait réussi, semble-t-il, à accomplir le petit miracle de faire sortir Gide de son silence farouche¹⁸. Desjardins, qui entretint une correspondance avec Gosse entre 1911 et 1914, lui écrivit, le 2 octobre 1911 : « Cher invité, aucun Français n'a de la France une compréhension plus subtile que vous. En outre personne n'a cette année fait sur nous meilleure impression que vos compatriotes — Mme Gosse et vous, Mlle Petrie et Mlle Taylor et Vernon Lee, qui est arrivé la semaine dernière comme une rafale au milieu des tempêtes d'équinoxe¹⁹. »

Gide, Desjardins et Copeau — ce dernier avait aussi rencontré Gosse à Londres à la fin d'octobre 1911 — lui écrivirent chacun de son côté pour le persuader de l'absolue nécessité de sa présence à Pontigny en 1912. Il revint donc y passer les dix derniers jours d'août, cette fois sans son épouse. À sa grande satisfaction, comme il en avait curieusement fait la demande, il était le seul Anglais présent à la décade du 19 au 28 août qui portait sur *Art et poésie : du roman*. Une invitation à Galsworthy avait donc été annulée. Gosse parla sur Richardson et sur Fielding. Le 23 août il écrivit à Robert Ross : « J'accomplis ici ma "retraite" annuelle.

16. Je suis redevable à Jacques Peyrou pour ce renseignement sur les traductions faites par Mme Gaston Paris, qui utilisait parfois le pseudonyme de Robert de Cerisy.

17. Propos cités dans l'entrée « Paget » du *Dictionary of National Biography*.

18. Pierre de Lanux, « Décade à Pontigny » dans « Mes années auprès d'André Gide », *BAAG*, oct. 1995, p. 569. Lanux se souvient que Lord Stanley, fils de Lord Derby, et qui avait alors dix-huit ans, séjournait chez les Desjardins, mais il ne cite pas de date et il semblerait que ce fût plutôt à Paris qu'à Pontigny.

19. *Correspondance Gide-Gosse*, p. 65. Les mots de Desjardins sont retraduits en français à partir de la traduction anglaise donnée par Brugmans.

Nellie n'est pas là et je suis le seul Anglais. Vingt personnes de sexe et de charme variables, qui lisent *Father and Son* tous à la fois, voilà qui représente un phénomène enivrant ²⁰. » Malgré une longue lettre de Desjardins en août 1913, le pressant d'assister cet été-là, il ne semble pas qu'il se soit rendu à l'invitation.

Ces années-là on remarque également la présence de Maud Petre (1863-1942), habituée des décades de leur début jusqu'à leur fin en 1939. Membre énergique du mouvement catholique moderniste en Angleterre, elle avait une prédilection pour les hérésiarques et avait été invitée à parler, à la seconde décade de 1911 sur *La Religion*, du Père George Tyrrell et de son ouvrage *Christianity at the Crossroads* (1909). Elle était une admiratrice et une amie de Tyrrell ainsi que de l'abbé Bremond et d'Alfred Loisy. Tyrrell a illustré les vains efforts des catholiques modernistes pour pousser sur une autre voie la locomotive du « rapide de Rome », immobilisé sur les rails, dans un dessin humoristique portant comme légende ce quatrain quasi intraduisible en français :

Lo, in the rear, an Amazon who shoves,
And murmurs to herself « I feel it moves » ;
Herself immobile, nothing can defeat her ;
Rock versus Rock and Petre versus Peter.

(Derrière, regardez, une amazone qui pousse
Se murmurant : « je sens une indéniable secousse » ;
Quant à elle, indomptable, rien ne peut la défaire,
Roc contre roc et Petre contre Pierre.)

Maud Petre, auteur de plusieurs livres sur la question religieuse, aimait que Pontigny fût mi-havre de paix, mi-creuset de débats modernistes. Ce fut elle qui y introduisit le romancier et critique anglais Bernard Wall ²¹.

Peu à peu Maud devint l'infatigable bras droit de Lily Desjardins, cette « abbesse de Pontigny » comme l'appelait Jean Schlumberger ²², toujours vigilante et indispensable, « le cœur chaud et humain de l'entre-

20. Cité par Brugmans dans *Correspondence Gide-Gosse*, pp. 81-2 ; voir aussi Charteris, p. 334.

21. Maud D. Petre, *My Way of Faith*, 1937, Dent, p. 309. Voir aussi Maud Petre, Alfred Loisy, *His Religious Significance*, 1944, C.U.P., et Clyde F. Crews, *English Catholic Modernism. Maud Petre's Way to Faith*, 1984, Burns and Oates. Bernard et Barbara Wall étaient des voisins de Duhamel à Naze-Valmondois, Oise. Voir Bernard Wall, *Headlong into Change. An Autobiography*, 1969, Harvill Press, pp. 56-8.

22. Voir les pages que J. Schlumberger lui consacre sous ce titre dans son « Paul Desjardins » dans *Rencontres*, 1968, Gallimard, pp. 115-27.

prise tout entière », selon la formule d'Enid McLeod²³. À elles deux, elles dirigeaient l'énorme maisonnée que devenait l'abbaye pendant les entretiens. « J'aime déjà Mme Desjardins », écrivit Claude Mauriac lors de sa première visite, « courageuse, charitable, active et qui mène avec une douce autorité, ses soixante-dix invités²⁴. » Dans une certaine mesure l'institution se suffisait à elle-même. Sous la direction de Lily et de Maud une petite compagnie d'ouvriers agricoles travaillaient les champs et les vignobles attendant à l'abbaye, ainsi que le grand potager (pelouse actuellement), au fond duquel, sous les charmes, se trouvait un large bassin en pierre baptisé le « lavabo des moines ». Le blé, le vin, les œufs, les légumes et les fruits étaient presque tous produits sur place.

Peut-être le vecteur le plus important pour la présence de Cambridge — et bientôt de Bloomsbury — à Pontigny fut-il le fils de Georges Raverat (1860-1939), Jacques (1885-1925). Après lecture de *À quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ?* d'Édouard Demolins, Raverat père envoya Raverat fils parfaire son éducation à Bedales School dans le sud de l'Angleterre, ensuite à Emmanuel College, Cambridge. Jacques y rencontra Gwen Darwin qu'il épousa par la suite, s'installant près de la ville avec sa femme. Petite-fille de l'auteur de *L'Origine des espèces*, membre donc d'une des grandes familles intellectuelles de Cambridge, voire de l'Angleterre, Gwen (1885-1957) devint un graveur sur bois connu ainsi que l'auteur du charmant *Period Piece* (1952). Georges Raverat, sorte de saint laïque, était l'ami intime de Paul Desjardins, son conseiller financier, et membre fondateur du comité de soutien des entretiens. Ainsi Jacques était-il au courant des activités de Pontigny et, peu avant son mariage, assista, ainsi que Gwen, à l'une ou plusieurs des toutes premières décades, celle du 21 au 30 août 1910, sur *Le Sentiment de vie religieuse*, du 31 août au 9 septembre sur *La Vie ouvrière actuelle* et du 10 au 20 septembre sur *La Poésie contemporaine*, à la deuxième décade de 1911 aussi, sur *La Religion*: « They are all infinitely learned and honest and wise here », écrivit-il de Pontigny à ses amis Cornford, le 22 août 1910. « But Oh Pan ! O Maia ! Where are the gods I knew; so fair, so young, so wise [...] And here am I amid these old sad mortals with kind grave eyes and shrivelled bodies [...] I want to draw these great vaulted rooms. This library might do for Faustus, his study²⁵. » Il était à cette date l'apprenti

23. Enid McLeod, « Pontigny 1924-25 », dans *Living Twice*, 1982, Hutchinson Benham, p. 61.

24. Cl. Mauriac, *Conversations avec André Gide*, p. 215.

25. Lettre inédite de Jacques Raverat à Frances Cornford, 22 août 1910, British Library ; « Ici ils sont tous d'une érudition, d'une sagesse et d'une hon-

de C. H. St. John Hornby à l'Ashendene Press, une presse à bras où l'on imprimait des livres d'art à tirage limité, et Desjardins, qui caressait l'idée d'établir à Pontigny un atelier de production de livres d'art (le groupe de l'Abbaye, à Créteil, avait imprimé en moins d'un an vingt-et-un volumes sur leur presse à bras), était désireux de bénéficier de son expertise. Ce fut probablement à la décade sur *La Poésie*, celle qui accueillit Edmund Gosse, organisée par les écrivains de *La Nouvelle Revue Française*, que les jeunes Raverat rencontrèrent pour la première fois André Gide dont Jacques deviendra l'ami proche. A Frances Cornford, dans une lettre non datée, mais d'août 1910, Gwen, qui avait vingt-cinq ans à l'époque, écrit irrévérencieusement : « We got here this morning. Jacques says practically all the best French poets are here... and Mr and Mrs Edmund Gosse ! which is a blow because Mrs Gosse is so fat and wiggly and we thought it might be Mr and Mrs G. B. Shaw. André Gide is wonderful to look at. There's something inhuman and Augustus John-like about him but he doesn't look so like a convict as this picture makes out. It's more the feeling he gives you when you look at him than an actual portrait. And his tie !!! the apotheosis of spots and artisticness. And there's a musician like Roger Fry with an imperial and some with black beards and some with bristly hair. But the nicest person of all is Mme Desjardins. I've gone flat before her in reverence and love and M. Desjardins talks best ²⁶... » En août 1912, Gide et les Raverat se retrouvèrent à Pontigny.

nêteté infinies. Mais ô Pan ! ô Maya ! où sont les dieux que j'ai connus, si beaux, si jeunes, si sages ? [...] Et me voici parmi ces mortels vieux et tristes aux yeux graves pleins de bonté, aux corps desséchés [...] je veux dessiner ces grandes salles voûtées. Cette bibliothèque conviendrait à Faust, pourrait être son bureau. »

26. Lettre de Gwen Raverat à Frances Cornford, inédite et non datée, de l'Abbaye de Pontigny, British Library. Elle est accompagnée d'une esquisse par Gwen de Gide ; « Nous sommes arrivés ici ce matin. Jacques dit que presque tous les meilleurs poètes français sont là... et M. et Mme Edmund Gosse, ce qui est une déveine, car Mme Gosse est tellement grasse avec les cheveux comme une perruque et nous avions pensé que ce seraient M. et Mme G. B. Shaw. André Gide est merveilleux à regarder. Il y a en lui quelque chose d'inhumain et d'Augustus John, mais il ne ressemble pas autant à un forçat que ne le suggère ce dessin. J'ai plutôt essayé de saisir l'impression qu'il vous fait quand vous le regardez que vraiment dessiné son portrait. Et sa cravate ! L'apothéose des pois et de la bohème. Et il y a un musicien ici qui ressemble à Roger Fry avec une barbe en pointe et certains ont la barbe noire et d'autres les cheveux ébouriffés. Mais la personne de loin la plus gentille c'est Mme Desjardins ; je suis tombée raide de

Le père de Jacques, riche homme d'affaires havrais, possédait le château de Vienne à Prunoy dans l'Yonne, ce qui permettait de faire coïncider vacances familiales et assistance à Pontigny. Ce fut Jacques Raverat qui, par l'intermédiaire des relations universitaires cambridgiennes de Gwen, fit entrer Stewart en relations avec Desjardins, spécialiste, comme l'était le révérend anglais, de Pascal. Lors de la reprise des Entretiens après la guerre, Jacques Raverat, frappé par la sclérose en plaques, était trop malade pour y assister. Mais après la mort prématurée de son mari en 1925, Gwen revint au moins encore une fois à Pontigny en 1930, avec Elisabeth, sa fille aînée adolescente, probablement à l'occasion d'un séjour à Prunoy. C'est cette année-là qu'elle grava sur bois son image de l'abbatiale.



Martin du Gard, dont la fille Christiane avait déjà rencontré Gwen à Londres, fit alors sa connaissance : « nature d'une authenticité exceptionnelle, d'une qualité très particulière, un peu limitée dans ses vues, mais toujours très sympathique ; petite-fille de Darwin, elle offre le bizarre équilibre de moralisme anglais, qui se passe de tout appui religieux, et pour qui la morale est une sorte d'habitude indispensable et presque raisonnée, comme l'hydrothérapie. Elle était avec sa fille, bel animal vigoureux et charnu, de quatorze ans, au visage sensuel, au regard attentif et lent ²⁷. »

Ce premier lien avec Cambridge, établi par Raverat, fut par la suite développé quand Gide, grâce à l'entremise de son ami Jacques, passa tout l'été de 1918 dans cette ville, y faisant la connaissance de la famille

respect et d'amour devant elle, et celui qui parle le mieux c'est M. Desjardins... »

27. Martin du Gard, *Journal*, t. II, pp. 863-4.

Strachey qui avait loué une maison à Grange Road pour la saison. 1918, on s'en souvient, fut l'année de la publication par Lytton Strachey (1880-1932) de *Eminent Victorians*. Il s'agissait d'un recueil de portraits-charges biographiques peu respectueux des mythes qui jusque-là avaient nimbé nombre de héros et d'héroïnes de l'époque victorienne. Sa sœur aînée Dorothy (1865-1960), mariée au peintre français Simon Bussy, offrit de donner des leçons d'anglais à Gide. Celui-ci, bientôt impressionné par l'envergure culturelle des Strachey, de même que par l'intellectualisme de leur milieu, sans parler de ce qu'il avait pressenti sur l'idiosyncratisme sexuel et autre de certains d'entre eux, comprit la contribution qu'ils pourraient apporter à Pontigny, d'autant plus que, en 1922, quand reprirent les entretiens après la guerre, Dorothy était sur la voie de devenir la traductrice anglaise attitrée de ses œuvres. Elle était par ailleurs tombée désespérément amoureuse de lui. Un autre lien entre les Strachey et la France était constitué par une sœur puînée de Dorothy, Pernel Strachey (1876-1951) qui, comme Stewart, enseignait la langue et la littérature françaises à l'université et qui devint plus tard Rector de Newnham College.

Ce fut ainsi que Dorothy et Pernel assistèrent à la seconde décade de Pontigny du 17 au 26 août 1922, mystérieusement intitulée *Le Miroir de l'honneur. Culture de la fierté par la fiction*. Toutes deux figurent, assises sur des chaises de jardin blanches, au premier rang de la photographie du groupe ; le visage de Dorothy, à demi cachée par son chapeau, aussi souriante que sa sœur est sobrement sardonique²⁸. Peut-être cette photo fut-elle prise avant l'aveu traumatique que lui fit Gide, dont les propensions sexuelles avaient facilité la résistance à sa passion, qu'Élisabeth van Rysselberghe attendait un enfant de lui. Ce fut une nouvelle qui la remplit de colère et de jalousie et qu'il avait pris soin de ne lui communiquer que lorsqu'ils descendaient ensemble les marches du réfectoire pour aller dîner, de façon à ce que la bienséance empêchât une explosion en public. Assistait également à cette même décade Miss Mary Burns, personnage sur lequel malheureusement les renseignements nous manquent.

À mesure que Charles Du Bos jouait un rôle grandissant dans l'organisation des décades, l'ouverture vers l'Angleterre se faisait d'autant plus souhaitée. À propos de l'Angleterre il confia à son *Journal* de 1927 « à quel point elle m'est native, indispensable, indiciblement chère²⁹ ». Avec

28. *Paul Desjardins et les décades de Pontigny* (éd. Anne Heurgon-Desjardins), 1964, P.U.F., pl. IV, p. 65.

29. Du Bos, *Journal*, t. III, p. 284, 31 mai 1927.

Gide il discute des présences britanniques souhaitables et il arriva qu'il y ait différence d'opinion. « J'espère beaucoup que l'on aura invité (Middleton) Murry et qu'il aura accepté ; si important que soit Wells, je pense qu'il serait regrettable que l'Angleterre ne fut représentée que par lui surtout étant donné l'absence de Strachey. Pearsall Logan Smith, l'auteur de *Trivia*, serait précieux à cause de l'étendue de ses connaissances et de la subtilité infinie de son goût [...]. Avez-vous envisagé [...] Berenson ? », écrit-il à Gide en juin de cette année 1922³⁰. Sur Smith, Gide était d'un avis différent. La présence du romancier Galsworthy avait été sollicitée, mais, et cette année-là et les suivantes, il avait décliné l'invitation. Dans une lettre à Schlumberger du 12 juillet 1922, Gide écrit : « Je reçois une lettre de Galsworthy qui me dit son espoir de me rencontrer "à Londres ou à Paris"... n'est-il donc pas convenu qu'il viendra à notre décade ? Relance Desjardins, je t'en prie, et éperonne-le. Qu'attend-il ? Tout risque de rater s'il ne se presse. » C'est Desjardins qui, dans une lettre à Gide du 20 avril 1922, lui avait demandé de contacter Galsworthy, Joseph Conrad et Lytton Strachey³¹. Bennett aussi avait été de nouveau pressenti. Devenu à cette date ami de Gide, il avait entre temps, grâce au succès de ses écrits, fait fortune. « Pontigny n'est indiqué ni dans les plus grands ni dans les meilleurs atlas anglais », écrivit-il, « mais j'ai eu le génie de le chercher dans le Grand Larousse. Je vois que c'est près d'Auxerre et tout à fait inaccessible à partir des côtes françaises. Pourquoi tenez-vous ces élégantes réunions dans ces pays perdus. Je serai sur mon yacht tout l'été [...] si Pontigny avait été près des côtes, je serais venu avec le plus grand plaisir³². » Lytton Strachey, lui aussi, avait résisté aux invitations pressantes de Gide, malgré ou peut-être, qui sait ?, à cause de la présence annoncée de Middleton Murry, critique littéraire, veuf de la romancière Katherine Mansfield et ami de Paul Valéry.

30. *Lettres de Charles du Bos et Réponses d'André Gide*, 1950, Corrèa, p. 44, lettre à Gide du 17 juin 1922.

31. Voir *Correspondance Gide-Schlumberger*, 1993, Gallimard, p. 649, et *Deutsch-Französische Gespräche 1920-1950: La Correspondance E. R. Curtius avec Gide, Du Bos et Larbaud*, Frankfurt-am-Main, 1980, Klostermann, p. 181. Les éditeurs de la *Correspondance Gide-Schlumberger* précisent que la brochure intitulée *Reprise des Entretiens d'Été* réunissent les noms de Bennett, Galsworthy, Meredith et Wells comme auteurs de livres qui ont « façonné des hommes d'une certaine qualité, pour qui le bien-être matériel n'est pas chose suprême et sur qui l'intimidation n'a pas de prise », *op. cit.*, p. 649.

32. Lettre à Gide du 28 mai 1922 dans *Letters of Arnold Bennett* (éd. J. Hepburn), 1970, O.U.P., vol. 3, p. 163.



Ce qui reste aujourd'hui
de la célèbre charmille...
(Photogr. David Steel).

À Pontigny les jours se déroulaient avec une douce régularité, au contraire des nuits, du moins dans les dernières années : « dans la nuit, le long de l'église trapue, des couples fuient. Mille liens charnels se mêlent ici à ceux de l'esprit, mille drames du cœur, mille joies aux joies et aux drames de l'intelligence. Jankélévitch m'avait prévenu, "il y a un charme à Pontigny, une grâce spéciale, un mystère" », a écrit Claude Mauriac³³. Le petit déjeuner, où chacun s'asseyait sans ordre préétabli, était servi à 8 h 30, sous les voûtes du réfectoire des moines. Les matinées se passaient chacun en sa chaudière, en études dans la bibliothèque ou en paisibles conversations ou en promenades par deux ou trois le long du Serein, sous la charmille ou *unter den Linden*. Pour le déjeuner de 12 h 30 on était placé en un ordre qui changeait trois fois par décade, de façon à varier les groupements. À Pontigny, tout le monde en convenait, on mangeait bien et le vin était bon : « on ne prétend pas à l'ascétisme », avait dit la brochure préliminaire de 1910, mais « le luxe serait une faute » — il y avait le téléphone aussi, le n° 7 à Pontigny, et deux distributions de courrier. Café sous les charmes, puis vers 14 h 00 on assemblait des chaises en un large cercle, soit au salon, soit, si le temps le permettait, au jardin, pour l'entretien de l'après-midi — trois heures de discussion jusqu'à ce que sonne la cloche invitant à prendre le goûter, au jardin ou dans le réfectoire. Ensuite il y avait encore du temps libre pour la lecture, l'écriture ou la baignade jusqu'à 19 h 30, heure du dîner, après lequel, selon les goûts, promenade digestive ou lecture, musique ou jeux de société, ou encore, pour les couche-tard ou les amoureux, conversations ou rendez-vous sous les ormes à minuit. Le réveil matutinal à la Gosse, par une nymphe diaphane, était strictement hors programme.

La mystérieuse Miss Burns était de nouveau présente, l'été suivant, pour la troisième décade de 1923, de même que Pernel et Dorothy. Une fois de plus Bennett s'était désisté, tout en admettant que « Pontigny, oui, je devrais y aller [...]. Ma vulgarité choquerait certains de vos esprits raffinés, mais j'en tirerais grand profit » ; il suggéra que Maurice Baring pourrait, à l'avenir être invité³⁴. Le sujet en était : *Y a-t-il dans la poésie d'un peuple un « trésor réservé » ?* Pernel avait amené avec elle une collègue de Newnham College, l'helléniste Jane Ellen Harrison (1850-1928), qui vint avec sa compagne, la jeune romancière américaine Hope Mirrlees, auteur de *The Counterplot* ; cette présence américaine fut encore renforcée par Edith Wharton (1862-1937) et Walter Berry (1859-1927), un Américain cultivé, né à Paris et fort répandu dans la haute société de la

33. Claude Mauriac, *Conversations avec André Gide*, p. 207.

34. *Correspondance Gide-Bennett*, p. 127.

capitale. Le comte Jean de Pange écrivit à son épouse : « Miss Jane Harrison lut un essai sur le culte de Mnémosyne et le "rite de passage", le bain d'oubli qu'on fait subir aux initiés [...] elle est, paraît-il, une autorité en matière de religion grecque. Elle a enseigné à Cambridge (connaît très bien Frazer) et vit maintenant à Paris avec son amie Miss Mirrlees, qui est ici et qui écrit des romans. Miss Harrison est très âgée et Miss Mirrlees est jeune ³⁵. » Cette fois Lytton avait également été persuadé d'assister à la décade en compagnie de Dora Carrington (1893-1932) et de Barbara Bagenal. Les deux femmes ne séjournaient pas à Pontigny, mais à l'Hôtel du Commerce dans la jolie ville voisine de Vermenton-sur-Yonne où Carrington peignit ³⁶.

Comme Michael Holroyd l'a relaté avec humour, le séjour de Lytton ne fut pas sans désagréments, de même pour Dorothy qui n'envisageait pas avec grand plaisir la perspective de se retrouver là « en famille ». Gide lui avait écrit pour lui dire quelle joie il se faisait de la présence de Lytton, mais quelle inquiétude à la pensée qu'il les trouverait tous idiots. Il n'était pas loin de la vérité. Lytton trouva que les petits déjeuners ainsi que le sanitaire étaient déficients et éprouva presque les mêmes sentiments concernant les discussions, qu'il jugeait soit ternes, soit bien trop sophistiquées. Il ne fut pas impressionné non plus par la lecture que fit Gide un soir d'extraits de l'un de ses ouvrages, « comme un pasteur psalmodiant en chaire ³⁷ ». Parler français le déprimait, bien qu'il le comprît parfaitement, de même que le déprimait encore plus l'indifférence du jeune fils de Desjardins, Blaise, âgé de dix-neuf ans, tout à fait imperméable à ses attentions. Avec Alfred Fabre-Luce, cependant, il s'entendit très bien. Pendant les discussions il demeurait silencieux, ne se détendant vraiment que dans le calme de la bibliothèque. Il fut probablement heureux de partir, bien que sur une des photos de groupe il apparaisse manifestement captivé par l'élégante silhouette du jeune docteur Pierre Lauzel, dont le bras repose sur le dossier de sa chaise ³⁸. Et pourtant les quarante et quelque participants — ils pouvaient être encore plus nombreux — étaient tous remarquables à leur façon et comprenaient Gide, Lacretelle, Martin du Gard, Maurois, Mauriac, Du Bos et Chestov.

Peut-être Lytton pensa-t-il, comme c'était souvent le cas aussi pour Gide, que le vieillissant Desjardins apportait aux débats une surdose de

35. Lettre du 10 août 1924, citée dans *Paul Desjardins et les décades de Pontigny*, p. 396.

36. Jane Hill, *The Art of Dora Carrington*, 1994, Herbert Press, p. 88.

37. Michael Holroyd, *Lytton Strachey*, Penguin Bks, p. 860.

38. *Paul Desjardins et les décades de Pontigny*, pl. VII, p. 160.

gravitas ou que Charlie Du Bos, devenu son aide de camp et l'animateur des décades — « papal [...], luxuriant, recouvrant notre vieux Socrate comme un plant de dahlias son tuteur », *scripsit* Schlumberger, « roi de la fête, ineffablement suave, ductile et disert », *scripsit* Gide, — se montrait d'une ingéniosité excessive³⁹. Il est vrai qu'on était loin de l'intellectualisme bon enfant et du paganisme libertaire de Bloomsbury, du moins en surface, et dix jours ne suffisent guère à dépasser les apparences. Lytton ne revint jamais à Pontigny mais, au milieu de l'hiver suivant, envoya à Gide une « lettre exquise » accompagnant un exemplaire de *Nightmare Abbey* de Peacock, évidemment, nota le destinataire, qui sut apprécier la plaisanterie « en souvenir de Pontigny !!! ». Et Gide de répondre avec humour : « J'apprécie moi-même l'œuvre de Peacock, qui n'a pas son équivalent en France, sauf, peut-être dans nos séances à Pontigny⁴⁰. »

Parlant de Pontigny dans ses *Mémoires*, André Maurois téléscopie les années 1923, séjour de Lytton, et 1925, séjour de Roger Fry et sans doute d'autres années encore, mais laisse une esquisse humoristique et pointue de l'atmosphère qui y régnait dans les années vingt : « Après le déjeuner, on s'asseyait sous la charmille et la discussion commençait. C'était chaque jour un petit drame car, très vite, se heurtaient la susceptibilité malade de M. Desjardins, la gravité méticuleuse et désespérée de Charles Du Bos, la diabolique malice de Gide et la naïveté de certains étrangers. Roger Martin du Gard, silencieux, son visage de notaire normand doucement impassible, écoutait et, de temps à autre, tirait un carnet pour prendre une courte note. Edmond Jaloux, philosophe, s'ennuyait avec patience et attendait le moment d'aller, à l'auberge de Pontigny, boire un bourgogne honorable. Les Allemands, Curtius et Groethuysen, enveloppaient les idées claires des Français de profondes et vagues abstractions. Charles Du Bos [...] approuvait des yeux Curtius et Groethuysen. Lytton Strachey croisait l'une au-dessus de l'autre ses longues jambes, fermait les yeux, s'étonnait de notre manque d'humour, et s'endormait. "Et à votre avis, Monsieur Strachey, quelle est la chose la plus importante du monde ?" demandait soudain Paul Desjardins. Il y avait un long silence. Puis de la barbe endormie de Strachey sortait une minuscule voix de fausset : "La passion", disait-il enfin avec une suave négligence. Et le cercle

39. *Correspondance Gide-Schlumberger*, p. 794, lettre à Gide du 4 oct. 1925 ; Gide, *Journal*, 3 sept. 1922.

40. *Correspondance André Gide - Dorothy Bussy*, 1979, Gallimard, t. I, p. 452, et D. A. Steel, « Escape and Aftermath. Gide in Cambridge 1918 » dans *Yearbook of English Studies*, 1985, vol. 15, p. 151, et « Les Strachey, Bloomsbury, Gide et le groupe de *La N.R.F.* », *BAAG*, oct. 1989, pp. 401-29.

solennel, un instant délivré, riait. À quatre heures, la cloche annonçait le thé. On le prenait, comme le déjeuner, dans le réfectoire. Après le dîner, on se réunissait au salon pour des jeux subtils et savants. *Portraits par comparaison*: "Si c'était un tableau, qu'est-ce que ce serait ?" "Une Vénus de Raphael retouchée par Renoir", répondait gravement Roger Fry. *Portraits par cotes*: "Intelligence ?" (il s'agissait de Benjamin Constant) "Dix-neuf", répondait Gide. "Cher ami", interrompait anxieusement Charles Du Bos, "si vous le permettez, je dirais plutôt: dix-huit trois quarts...". "Sensibilité ?". "Zéro", disait Gide. "Comment ?" reprenait Charlie, désolé, "mais au moins la moyenne, cher ami, sinon même douze... ou, plus exactement, douze et demi". Un jour que le mot de l'énigme était Méphistophélès : "Est-il de vos amis ?" demandait à Gide celui qui était sur la sellette. "Je m'en flatte !" affirma Gide, entre ses dents, de sa voix la plus métalliquement infernale⁴¹. »

Deux Anglaises, qui fréquentaient toutes deux les écrivains de *La Nouvelle Revue Française*, commencèrent d'assister aux décades à partir du milieu des années vingt. Il s'agissait d'Ethel Whitehorn et d'Enid McLeod. Ethel Whitehorn (1894-1979) avait rencontré Élisabeth van Rysselberghe au Swanley Horticultural College en 1912 et était devenue son amie intime. Ce fut par son intermédiaire qu'Ethel entra dans le cercle des amis de Gide. Enid McLeod (1896-?), l'une des premières femmes à étudier à l'Université d'Oxford, l'avait rencontrée à Camberwell (Londres) en 1921 et les deux formèrent une amitié durable. Au milieu des années vingt, Enid, plus intellectuelle qu'Ethel (elle devait traduire Colette et publier des biographies d'Héloïse, Charles d'Orléans et Christine de Pisan) avait aussi été agréée par Gide et un grand nombre de ses amis. Ce fut la raison pour laquelle on l'invita à Pontigny en 1924 et de nouveau, avec Ethel, en 1929 ; à partir de cette date elles vinrent fréquemment — Martin du Gard note leur présence en août 1930⁴². En 1924, Jane Harrison et Hope Mirrlees étaient de nouveau présentes ainsi qu'un couple d'Américains, Sandford Griffiths, du *Wall Street Journal*, et son épouse Kate.

Enid McLeod a laissé une bonne description du déroulement des journées : « L'organisation de la décade était en un sens stricte, mais en un autre moins rigoureuse. Le nombre des participants étaient limité à environ cinquante, dont trente-cinq hommes et femmes éminents, tandis que les autres, quinze, étaient en majorité de jeunes gens, souvent des

41. A. Maurois, *Mémoires*, I, *Les Années d'apprentissage*, New York, 1942, Éd. de la Maison Française, pp. 280-2.

42. Martin du Gard, *Journal*, t. II, p. 864.

Normaliens, qui avaient été recommandés par quelqu'un d'important, comme cela avait été le cas pour moi-même. Pour les deux repas principaux, qui étaient remarquablement bons, il y avait un plan de table, qui, je l'imagine, avait été ordonné par Mme Desjardins : chaque jeune personne était assise entre deux célébrités, arrangement plutôt intimidant, qui se révéla, en raison de la bienveillance ambiante, être très stimulant. De toute façon ces places étaient changées tous les trois jours, si bien qu'on avait l'occasion de connaître six des personnalités éminentes. Les entretiens avaient lieu l'après-midi, à un moment où il était assez difficile de rester éveillé après ces bons déjeuners ; ils se déroulaient soit dans le salon au rez-de-chaussée, s'il faisait froid, ou dans le jardin, sous la charmille, une sorte de long tunnel de branchages, quand il faisait chaud. Le matin était laissé libre pour des promenades, au cours desquelles se nouaient maintes amitiés, ou pour des lectures dans la superbe bibliothèque. Le soir les jeunes gens organisaient pour notre divertissement de spirituels jeux intellectuels, des charades ou même des pièces improvisées. À ce que j'ai entendu dire plus tard, l'excellence de ces distractions de 1924 n'a jamais été surpassée⁴³. » On peut se faire une idée de l'atmosphère à la fois sérieuse et légère qui régna à Pontigny vers cette époque en regardant le film d'amateur, tourné en 1925 par les frères Berge, qui aidèrent au financement des réunions, film muet Pathé Baby, conservé dans les archives de Cerisy et où l'on voit Ramon Fernandez, Louis Martin-Chauffier et Jean Fayard se livrer à une danse « espagnole » endiablée⁴⁴.

Dorothy Bussy ne se rendit à Pontigny ni en 1924 ni en 1925. En revanche, cette année, on note la présence d'une certaine Miss Sergent à la décade sur *Nous autres Européens*⁴⁵. Il n'était pas toujours facile à Dorothy de faire entrer Pontigny dans ses plans, car Simon et elle d'ordinaire fuyaient la canicule de Roquebrune et passaient l'été à Londres, au 51, Gordon Square, à Bloomsbury, d'où, de temps à autre, ils faisaient quelques incursions dans la campagne, voire en Écosse. Les frais des entretiens n'étaient pas démesurés : 600 francs tout compris par personne

43. Enid McLeod, *Living Twice*, p. 61.

44. André Berge, médecin né en 1902, est l'auteur de *Réminiscences, souvenirs de ma première vie*, 1975, Émile-Paul, qui contient, pp. 164-87, un chapitre intitulé « Pontigny ». François Berge (1896-1979), ingénieur agronome, avait fondé, en 1924, avec son frère, les *Cahiers du mois* (26 numéros, mai 1924-juin 1927). Voir, pour une courte notice nécrologique de François Berge, le *BAAG*, juillet 1979, p. 114.

45. Dans les archives de Pontigny-Cerisy figure une photographie d'elle à côté de Du Bos en 1925, cliché aimablement communiqué par Catherine Peyrou.

par décade en 1926 (l'on ne séjournait pas pour moins d'une décade), 350 francs pour les membres du corps enseignant, six élèves des Grandes Écoles étaient accueillis gratuitement. De toute manière, la grande attraction de Pontigny pour Dorothy c'était Gide. Irréductible libre penseuse, elle fut d'abord rebutée par « l'épouvantable charabia » de la brochure diffusée avant les entretiens de 1926 et par la perspective de discuter, pendant dix jours, l'âme et la chrétienté avec Ramon Fernandez et Charles Du Bos. Mais quand Gide confirma qu'il serait là et lui offrit sa compagnie pour quelques jours après Pontigny, elle accepta de venir avec enthousiasme. Ce n'était pas que les non-croyants fussent rares aux réunions de Desjardins, selon le sujet discuté, mais, comme Dorothy, nombreux étaient ceux qui trouvaient l'atmosphère monastico-agnostique des débats peu respirable, et succombaient plutôt au charme des lieux et à l'occasion de revoir, dans les coulisses, de vieux amis, d'en faire aussi de nouveaux. « Je me fous des entretiens, je peuple seulement la charmille », écrivit assez franchement Martin du Gard à Gide en 1937⁴⁶. Après 1926 Dorothy ne visita Pontigny qu'irrégulièrement, en 1929 par exemple, quand Gide et elle saisirent l'occasion d'y réviser son brouillon de traduction de *L'Immoraliste*⁴⁷. Elle vint pour la dernière fois en 1937.

Après Lytton, la personnalité la plus importante de Bloomsbury qui visita Pontigny fut Roger Fry (1866-1934). Écartant les récits d'abbaye cauchemardesque rapportés par Lytton, il y accompagna son ami français Charles Mauron en 1925. Gide connaissait Fry depuis l'été de 1918 et lui avait probablement procuré l'invitation, mais, à la date en question, lui-même se trouvait au plus profond de l'Afrique. Le sujet de la décade, qui se termina le dimanche 6 septembre, était *L'autobiographie et la fiction*. Il y avait une cinquantaine de participants, y compris Mauriac et Maurois. Le précédent samedi matin, Fry fit une communication bien accueillie sur *J. S. Mill*, suivie par une autre de Mauron sur *La Beauté littéraire*. Ses lettres de Pontigny à Helen Anrep et à Marie Mauron sont riches de couleur locale. La première personne qu'il rencontra fut un personnage d'aspect monacal qui le hêla d'un « Salvemini ! ». Fry, croyant entendre une salutation latine, chercha désespérément une réponse romaine appropriée, avant de se souvenir qu'il existait un éminent historien italien de ce nom. Jane Harrison était là « en grande forme et tout à fait grivoise », mais Roger apprécia moins Hope Mirrlees. De même que Lytton, il trouva l'expérience très rhétorique et métaphysique et fort axée sur la reli-

46. *Correspondance Gide-Martin du Gard*, 1968, Gallimard, t. II, p. 112.

47. *Correspondance Gide-Dorothy Bussy*, 1981, Gallimard, t. II, pp. 236-9.

gion, mais malgré tout « ne fut pas dénué d'appuis dans [s]on approche plus modeste et plus empirique ». Néanmoins il trouva divertissant d'observer les agissements de la faune intellectuelle française et fut sincèrement ébloui par les interventions géniales de Ramon Fernandez et du philosophe marxiste Bernard Groethuysen. Avec ce dernier il eut une longue conversation sur « la tyrannie des pédérastes et des sapphistes ». Ainsi que Lytton, il s'entendit bien avec le jeune historien et commentateur politique Alfred Fabre-Luce, qui, à son grand plaisir, lui dit qu'il ressemblait à Érasme. En réponse à ses commentaires, Virginia Woolf lui écrivit : « Vos discussions sur le roman me semblent fascinantes et incroyables — incroyables ici, où tout tournerait au colloque d'été, et la politique et la vie simple et l'idéal et la laideur féminine et la rectitude masculine du pire type s'y immisceraient inévitablement ⁴⁸. »

Bien qu'il appréciait la nourriture et le vin, la campagne environnante ne lui plut pas mais inspira un tableau d'un grand marronnier aux feuilles couvertes de poussière. À Chablis, après avoir quitté Pontigny, il rencontra par hasard le prince Mirsky, Russe émigré et participant de la décennie, avec qui il dîna et eut une discussion intense. Plus tard il la reproduisit sous forme de dialogue. C'est un texte qui confirme l'orientation rationaliste et pragmatique de Fry ainsi que son engagement intellectuel envers la psychologie ⁴⁹.

Fry ne semble pas être revenu à Pontigny. À l'exception de Dorothy aucune personnalité de Bloomsbury ne paraît avoir assisté aux entretiens après 1925. Et pourtant on ne peut s'empêcher de penser que Leonard Woolf, Maynard Keynes ou même Clive Bell (que représentait Pontigny sinon cette *Civilisation* à laquelle il consacra un livre en 1928 ?) y aurait été dans leur élément, aux côtés d'Ernst Robert Curtius, de Malraux, de Saint-Exupéry, de Rivière, de Brunschvicg, pour n'en nommer que quelques-uns. Mais peut-être pas. Après *The Economic Consequences of the Peace*, par exemple, Keynes n'était guère *persona grata* en France, et quant à Virginia Woolf, elle écrivit à T. S. Eliot, en août 1927 : « Qu'est-ce qui peut bien vous faire penser que je suis allée à Pontigny ? On ne m'a jamais sollicitée et il semble qu'on ne s'y rende que sur invitation ⁵⁰. » Pour ce qui était des peintres Vanessa Bell et Duncan Grant, du côté plus bohème de Bloomsbury, si impeccablement haute société qu'il

48. *A Change of Perspective. The Letters of V. Woolf, III, 1923-28, 1977*, Hogarth, p. 208.

49. Reproduit dans Denys Sutton, *Letters of Roger Fry*, vol. 1, pp. 70-4. Pour les lettres de Fry de Pontigny voir *ibid.*, vol. 2, pp. 577-83.

50. *A Change of Perspective*, p. 413.

fût, ce n'était pas tout à fait le genre de Pontigny. Et Pontigny n'était probablement pas assez païen pour eux. Bien qu'il aimât ses séjours bourguignons et les à-côtés informels des entretiens, Roger Martin du Gard, incroyant enclin à l'athéisme, considérait la moralité laïque de Pontigny comme une forme camouflée de la religion et voyait volontiers en Paul Desjardins, malgré sa tête de faune, un moine manqué. L'image de la « cathédrale désaffectée » à laquelle on a comparé Renan (ou était-ce Pater ?) a aussi été accolée à Pontigny. Quand, en 1931, on considéra la très désirée présence de H. G. Wells pour la décade sur *La Colonisation et ses crises actuelles* — rappelons qu'il était déjà venu en 1910 et on avait vivement souhaité sa participation en 1922 — un certain frisson se propagea parmi les rangs des décadistes à la pensée qu'il se présenterait ouvertement accompagné de sa maîtresse et secrétaire⁵¹.

Au fil des ans il y eut d'autres présences anglo-saxonnes épisodiques — et des absences. Bernard Berenson ne vint jamais, malgré une invitation de Du Bos, qui espéra également y attirer T. S. Eliot : « Parmi vos compatriotes j'ai demandé leur présence à Logan Pearsall Smith, T. S. Eliot », écrit-il dans une lettre à Middleton Murry du 13 juillet 1927 enjoignant ce dernier à venir, accompagné de l'auteur de la *Waste Land*, à la deuxième décade de l'année sur *Le Romantisme en sa profondeur*, d'où sans doute l'écho, relevé plus haut, que renvoya à Eliot Virginia Woolf dans sa lettre de 1927. Le poète y assista-t-il, avec ou sans Murry, cette année-là, qui fut celle et de sa conversion à l'église anglicane fin juin et de son adoption, en novembre, de la nationalité anglaise⁵² ? Selon le Guide Vert Michelin et le Guide Bleu Hachette *Guide Littéraire de la France*, Eliot a effectivement participé aux décades. En ce qui nous concerne nous n'avons trouvé aucune trace documentaire certaine de son passage⁵³. À la décade sur *La Solitude* de 1935 on vit Alan Boase, pro-

51. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, dans *Cahiers André Gide* 5, 1974, Gallimard, p. 149.

52. Voir « Neuf lettres inédites » dans *Cahiers Charles Du Bos*, n° 3, pp. 30-1. Nul éclaircissement sur la présence ou non d'Eliot à Pontigny dans le *Journal* de Du Bos ni dans le chapitre que Charles Dédéyan a consacré aux « Entretiens de Pontigny » dans son livre *Le Cosmopolitisme littéraire de Charles Du Bos*, 1967, SEDES, chap. 8. C'est à l'amabilité de Michael Tilby que je dois l'indication de ces références.

53. Guide Vert Michelin *Bourgogne-Morvan*, p. 129 ; Hachette « Guide Bleu », *Guide Littéraire de la France*, 1964, Hachette, p. 327. Du Bos fait mention d'Eliot dans une lettre à Berenson du 21 juin 1926, dont un fragment est reproduit dans *Paul Desjardins et les décades de Pontigny*, p. 196. Le volume de la correspondance d'Eliot concernant ces années-là n'a pas encore été publié. Au-

fesseur de français à l'Université de Glasgow, ainsi que Green, professeur à Oxford⁵⁴. Au printemps de 1937, l'organisation du programme *Anti-Babel*, distinct des entretiens d'été, rassembla un certain nombre de jeunes britanniques des deux sexes, parmi eux « deux descendants de Darwin » (dont l'un qui enseigna plus tard à Cambridge), « un facteur anglais » et le poète gallois Alun Lewis, qui sera tué plus tard à la guerre. Ensemble ils représentèrent trois scènes de *Roméo et Juliette*. Le Révérend Hugh Stewart parla de nouveau sur Pascal⁵⁵. En outre, à partir de la fin de 1928, le programme éducatif pour adultes du « Foyer d'études et de repos » attira un certain nombre de visiteurs anglais⁵⁶.

Gide, qui avait participé, dès le début, à l'organisation des entretiens — avec ceux de Desjardins, Arthur Fontaine et André Michel, son nom est l'un des quatre qui figurent sur la toute première brochure publicitaire de 1910 —, joua un rôle fondamental dans la présence des Anglais à Pontigny, comme du reste, bien entendu, dans la participation des écrivains de quelque nationalité qu'ils fussent. En fait les Anglais à Pontigny se séparent en deux catégories : ceux qui étaient des amis directs de Gide ou des amis d'amis ou des correspondants et ceux que, avant leur venue, il ne connaissait guère ou pas du tout, ce dernier groupe étant de loin le moins important et comprenant, notamment les visiteurs ecclésiastiques ou universitaires tels Stewart et Lilley ou les catholiques modernistes telle Maud Petre. Mais la présence des grands noms du monde anglo-saxon littéraire ou intellectuel, Gosse, Wells, Strachey et tous les rapports avec Bloomsbury sont attribuables, par l'entremise de Jacques Raverat parfois, au réseau de communication que Gide avait commencé d'établir, à partir de 1910 environ, c'est-à-dire précisément à la même époque que les débuts de Pontigny, avec l'Angleterre. C'est sa rencontre, à Pontigny, avec Jacques Raverat qui élargira, à son tour, le cercle de ses contacts outre-Manche.

Pontigny avait commencé dans la tragédie — la noyade dans le bief du petit Jean — et finit en tragédie. Le jour de la déclaration de guerre, on annula la décade anglo-française qui allait commencer. Les participants se dispersèrent. Aline Lion, une « décadiste » anglaise excentrique, qui prétendait être la fille naturelle d'Édouard VII, conduisit Gide dans le

cune mention de Pontigny dans les biographies publiées jusqu'ici.

54. Renseignements aimablement communiqués par Pascal Mercier, d'après les carnets inédits de Jean Schlumberger.

55. *Paul Desjardins et les décades de Pontigny*, pp. 144 et 146.

56. *Ibid.*, pp. 133 et 212.

Midi. Le troisième fils des Desjardins, Blaise, qui avait tant charmé Lytton Strachey, allait être tué au combat en 1940 (la guerre précédente leur avait enlevé leur second fils, Michel), mais seulement après la propre mort de Paul Desjardins en avril de la même année, peu après la débâcle. On l'enterra, sous une simple dalle, dans le cimetière de l'abbaye. Mme Desjardins et son unique fille Anne étaient les seules survivantes de la famille. Hugh Fraser Stewart rapporte une histoire émouvante : « Un officier allemand, en uniforme, et claquant les talons, se présenta à Mme Heurgon, la fille de Desjardins, laissée seule à la maison et demanda à en voir le maître. En apprenant qu'il était décédé, il exprima ses regrets, car il avait entendu dire qu'il était un ami de la paix qui avait fait preuve de bienveillance à l'égard des Allemands. Sa propre femme (ou belle-sœur) avait eu le privilège d'assister à un entretien par le passé et il aurait été heureux de l'en remercier : "Madame, puis-je vous être d'aucun service ?". "Oui, vous pourriez aider ma mère à entrer en contact avec mon frère qui est blessé dans un hôpital". Ceci fut fait et le contact dûment établi, mais trop tard ⁵⁷. » Quelque temps après, les Allemands pillèrent Pontigny, détruisant le contenu de sa riche bibliothèque. Mais même aux heures noires de la guerre l'esprit de Pontigny survécut... aux États-Unis, à Mount Holyoake, South Hadley, où deux exilés français, le médiéviste Gustave Cohen (1879-1958) et le poète-philosophe Jean Wahl (1888-1974) recréèrent une tradition estivale qu'ils avaient connue et perdue, sur les pelouses d'un collège pour jeunes filles du Massachusetts ⁵⁸.

Après la guerre, aidée par Paule Crespin (1889-1967), ancienne étudiante de Paul Desjardins de l'E.N.S. de Sèvres, devenue sa dame de compagnie, Lily Desjardins vendit l'abbaye et ses terres de façon à concentrer ses efforts sur le sauvetage de son château familial à Cerisy-la-Salle, qui avait lui aussi subi des dégradations — moins cependant que le village de Cerisy, à quelques centaines de mètres, anéanti par les bombardements américains. C'est grâce à ses efforts, à ceux d'Anne Heurgon-Desjardins, de ses filles Catherine Peyrou et Édith Heurgon, de Jacques Peyrou aussi, que le château de Cerisy est devenu, dans la tradition de Pontigny, le Centre International Culturel que l'on connaît, renommé pour ses colloques internationaux, dont deux colloques Gide en 1964 et 1996 ⁵⁹.

57. H. F. Stewart, « Pontigny », dans *Studies in French Language...*, p. 223.

58. Voir Nadia Margolis, « Exiles in Arcadia : Gustave Cohen and the Colloques de "Pontigny-en-Amérique" (1942-44) », *French Studies Bulletin*, Winter 1995, pp. 12-4.

59. *Les Entretiens sur André Gide*, sous la direction de Marcel Arland et de Jean Mouton, Paris/La Haye, 1967, Mouton, 303 pp., reproduisent les communi-

Quant à cette seconde « fille » de Cîteaux qu'est l'abbaye de Pontigny, ou du moins cette partie qui appartenait à Paul Desjardins, après avoir été de nouveau occupée par des ecclésiastiques, dans la période de l'après-guerre, d'abord par les Pères de Saint Edme, ensuite, à partir de 1954, par les prêtres de la Mission de France, qui y gardent toujours leur siège officiel, elle appartient depuis 1968 à l'ADAPT, un centre qui s'occupe de la formation et de la réinsertion dans la vie active des handicapés sociaux. L'Association des Amis de Pontigny, fondée en 1985 et forte de quelques 400 membres, y tient une librairie, tout en organisant différentes activités culturelles, dont des concerts renommés⁶⁰. Elle veille ainsi à la sauvegarde et à la mise en valeur de l'abbaye et de ces bâtiments conventuels qui, sous l'égide de Paul Desjardins, furent, pendant un mois, chaque été, dans la période de l'entre-deux-guerres, un des hauts lieux de l'intellectualisme et de la culture français et européens.

cations du colloque de 1964 (6-14 sept.).

60. Association des Amis de Pontigny, BP 6, 89230 Pontigny, tél. 03.86.47.54.99, Fax 03.86.47.84.66. L'Association publie d'occasionnels bulletins, dont un, Pontigny. Les Décades de Pontigny (réédition), 32 pp., avec illustrations, est consacré aux Entretiens d'Été (30 F).

Ajoutons que l'on retrouve Pontigny dans *L'École du Sud* de Dominique Fernandez (1991, Grasset), dans la deuxième partie de laquelle, sous guise de la fiction et avec la liberté qu'elle confère, l'auteur évoque, sous son nom véritable, le personnage de Desjardins et l'amour entre son père (Ramon Fernandez) et sa mère dans le contexte de leur participation aux Entretiens d'Été ; renseignement dû à l'amabilité de Mme M.-O. Rolland.